

**La crise comme chance**  
**Au sujet de la dimension sociétale de la pandémie-covid 19**  
*Gerald Häfner*

( Cet article paraît parallèlement à une brochure de la direction du Goetheanum, avec en tout 10 textes au sujet de la corona)

**L**es crises nous synchronisent et nous individualisent dans le même temps. Nous suivons tous les mêmes recommandations et tous, nous ne pouvons [sur ordre des autorités, *ndt*] plus faire les mêmes choses — et nous sommes soudainement des monades strictement isolées les unes des autres. Cela a presque quelques chose de fantomatique, lorsque des êtres humains se voient ainsi gouvernés par une chorégraphie lointaine, restent chez eux d'un jour à l'autre, lorsque la vie publique expire et qu'ils ne vont plus l'un vers l'autre, mais s'évitent consciencieusement, au contraire, en se contournant bien au large le plus possible. Ce qui se laisse observer de l'extérieur trouve aussi son pendant à l'intérieur. Car ce que je fais, je le fais pour autrui — et celui-ci le fait pour moi. Je fais cela tout seul, mais cela ne fait sens que si tous font cela.

Avec la société, c'est une cause remarquable. Il y a des moments où tout semble alors fixe et immuable, comme coulé dans le béton. Et il y a des moments où tout change alors, d'un coup, du jour au lendemain. Comme à présent. Quelque chose qui n'a jamais été considéré comme possible a surgi : écoles et théâtres fermés, églises, musées et salles de sport fermés, marchés, hôtels et restaurants fermés, espaces de jeux, usines et même les frontières, fermés. Les gens confinés dans leurs habitations et s'ils se risquent à sortir de chez eux, c'est seul, à l'extrême ou bien à deux, en respectant un grand espace entre eux et avec un masque. Et tout cela non pas pour une journée, une fin de semaine, mais plutôt déjà en partie depuis des mois.

Petites, moyennes et grandes entreprises, opérant dans le monde entier et aussi celles parmi les plus couronnées de succès, perdent presque leur valeur d'ensemble, se trouvent au bord de l'abîme, doivent annoncer leur faillite ou deviennent la proie d'avidés spéculateurs financiers. Les avions sont cloués au sol, les collaborateurs chez eux, voyages, conférences, manifestations culturelles et sportives sont interdite. Des millions d'êtres humains perdent leur emploi, beaucoup aussi leur revenu, pas mal perdent en plus le courage, le sens et le contact avec ceux qu'ils aiment. Le monde est devenu subitement autre. Et l'humanité a peur.

L'opinion publique est en ce moment déterminée par deux réflexes étroitement apparentés et totalement prépondérants : peur et défense. Le virus est devenu l'ennemi mondial dans le viseur des gouvernements et combattu par des opérations semblables à la guerre. En France, le président parle consciemment et martialement de « guerre contre le virus ». Le président des USA présente totalement même l'affaire à l'instar d'une invasion étrangère que la puissante Amérique combat par tous les moyens. Les USA se trouvent en conséquence en guerre contre le « virus chinois » et le gouvernement exige même devant l'ONU, que cela soit officiellement et dûment constaté. Les modèles réactionnels ne sont pas identiques partout, il y a foncièrement des nuances qui en disent beaucoup sur la manière de penser et le caractère de certains politiciens, sur la culture d'un pays et le stade de maturité d'une société, la manière de penser agressive et combattante prédomine nonobstant.

En cela se révèle un modèle de penser et de réaction qui cultive une relation hostile à l'égard du monde. Une manière d'agir sur le mode de la lutte contre, en comportement de défense, conquête ou domination. Tout ce qui ne peut pas être intégré dans le cadre d'une image du monde confiante, on le fait disparaître ou bien on l'anéantit. Ce qui se produit alors c'est le contraire de ce qui pourrait et devrait être fait d'une manière constructive dans la manière de s'y prendre avec la situation. Mettre les gens à l'isolement, les faire sortir et les placer en marge de leurs activités créatrices, les restreindre dans leur pulsion de mouvement habituelle, tout ceci affaiblit la faculté humaine de se confronter sainement à une menace éventuelle par le virus. À cet égard, c'est exactement le contraire qui serait secourable, ce seraient donc les contacts sociaux, la chaleur, la proximité, la rencontre mais aussi le mouvement, le soleil, l'air frais, la joie et l'esprit dans le vivre et le faire. Entre temps on est publiquement en désaccord à propos de ce qui aurait finalement les pires conséquences : l'infection de nombreuses personnes avec le virus ou les mesures pour le repousser.

**La pandémie comme une expérience d'éveil pour l'humanité ?**

Le regard sur la dimension sociale de l'événement ne s'oriente pas ici totalement en conscience sur la dénonciation ou la correction des fautes et des manquements, non pas sur l'analyse de l'événement, mais il cherche beaucoup plus, prudemment et à tâtons, un regard vers l'avant, dans la compréhension de l'événement autour de la pandémie de la corona.

Dans le social, une exposition totalement abstraite et neutre, c'est une illusion. C'est bien plus la manière dont nous posons le regard, comprenons et décrivons sur quelque chose qui est encore dans l'événement et toujours en même temps aussi une part de co-incitation. Car le social s'édifie entre les êtres humains ; tous y prennent part. Et à cette

occasion, nous ne sommes aucunement des spectateurs neutres, au contraire, nous en sommes coresponsables et par exemple, en terme de compensation à ce qui en résulte. Cette contribution est rédigée à partir de cette perspective d'une pleine coresponsabilité.

Une maladie vient toujours mal à propos. Nous avons bien plus de choses importantes à faire que d'être malades. Mais parfois il n'en va pas autrement. Alors nous devons donner du temps et de l'espace à la maladie. Dès lors celui qui écoute attentivement en son for intérieur, trouve toujours des raisons pour expliquer pourquoi il est tombé malade. Car toute maladie a aussi une raison — et un sens spécifique.

Ainsi donc comme toute maladie a un sens biographique pour l'être humain individuel, cela est-il aussi le cas pour une pandémie — sauf que dans ce cas, pour l'humanité entière ? Étant donné que des maladies nous heurtent souvent individuellement, du fait que nous avons pas maîtrisé quelque chose de bien déterminé dans notre biographie et nous contraindre à nous confronter à cela, ainsi une pandémie peut-elle être une sorte « d'astuce » de la part de la nature pour confronter l'humanité à des questions jusqu'ici refoulées ainsi qu'aux faux pas qu'elle a faits jusque-là. Le plus souvent, le patient doit comprendre que sa manière de vivre jusqu'à présent était malsaine et qu'il doit s'accoutumer d'une autre, s'il veut recouvrer la santé et vivre encore plus longtemps.

On peut méconnaître que nous, en tant qu'humanité, nous soyons tombés dans un mode de vie par lequel nous détruisons le monde en lui faisant face de manière hostile et en tentant de l'exploiter à fond et de le dominer — et au travers de ce que nous-mêmes, pour le dire d'une manière très raccourcie, nous ne connaissons que le prix avant tout et rien de plus en terme de valeur. Ainsi avons nous de plus en plus perdu le lien, avec notre semblable, avec nous-mêmes, mais beaucoup plus encore avec la nature et avec tous les autres êtres qui peuplent et animent avec nous ce monde.

Science et technique sont des réalisations de notre penser et de notre vouloir. Ces deux là tiennent le monde en haleine à une cadence vertigineuse. À cette occasion, une relation ou un lien — les qualités de notre cœur, de nos poumons, de notre centre, sont restés en arrière. Ce virus agit particulièrement là, sur ce centre, là où, entre penser et membres locomoteurs, le système médian humain crée un lien au monde. Ici dans la respiration et le battement cardiaque, je suis chez moi et en même temps totalement lié au monde. J'absorbe le monde, à chaque inspiration, et je répands de nouveau, à chaque expiration, une partie de moi-même dans le monde. Or c'est carrément là que le virus déploie son action rendant malade.

### **Ne pas comprendre vers l'arrière, mais au contraire vers l'avant**

Tous seuls à la maison et toujours plus renvoyés à *Internet*, nous perdons de plus en plus nos appuis dans la réalité extérieure. Nous perdons à l'unisson notre assurance et nos principes de conscience morale — dans l'économique, le social, mais aussi dans le spirituel et le politique. Nous savons de moins en moins ce qui est juste. Il y a des éléments narratifs infinis, des récits et des évaluations de ce qui se trouve derrière le tout. Le virus provient-il d'une chauve-souris qui fut commercialisé à Wuhan, sur un marché d'animaux sauvages ? Ou bien fut-il — intentionnellement ou par inadvertance — libéré d'un laboratoire biologique proche, où l'on fait de la recherche sur des virus semblables ? Ce n'est pas seulement là-dessus que se déroule une amère querelle.

Du reste aussi les confrontations deviennent plus violentes et les éléments narratifs sont si divers qu'il semble que ceux qui les défendent ou les représentent vivent des réalités différentes. Ce qui est frappant, à cette occasion, c'est la violence des jugements. De nombreux dialogues sont aujourd'hui de nouveau rapidement abandonnés au premier tâtonnement d'approche — la vision du monde de l'un apparaissant trop incompatible à l'autre. La certitude de l'un et l'incapacité de faire avec l'expérience de l'autre, aliènent l'autre côté. Il en naît en retour comme un sentiment intérieur vis-à-vis de la grandeur illusoire de cet événement, parce que l'on pense pouvoir exactement l'expliquer et avec cela aussi comment le conjurer. Associé à cela il y a presque toujours un penser catégoriel en termes de bien et mal, ou selon le cas noir et blanc, de ce qui n'est principalement plus approprié au devenir historique, dans lequel nous nous trouvons.

### **Une noce du contrôle et de la surveillance**

De fait nous éprouvons un temps fort pour la saisie et le contrôle, par exemple au moyen d'applications informatiques de surveillance, le projet d'implanter des puces qui indiquent si quelqu'un a été vacciné ou bien s'il présente des anticorps ou pas. En Chine, on doit déjà avoir aujourd'hui un portable avec une application qui indique de manière permanente au moyen de couleurs : rouge, jaune ou vert, le risque d'infection de son possesseur. Quant à l'adjonction, ce sont les autorités qui en décident, sans audience ou possibilité d'expression du propriétaire. Ceux, chez qui le portable s'allume en rouge, ne sont plus autorisés à emprunter de moyen de transport publics. Ils ne peuvent plus non entrer dans un bâtiment public ni accéder à la plupart des espaces et édifices commerciaux. Et ils en sont empêchés sur la base d'une « résolution » de la machine. Et ce n'est là qu'un premier avant-goût de ce qui peut être réalisé dans ce sens. Nous devons être exposés à l'avenir à d'autres dangers et tendances allant bien plus loin.

L'événementiel mondial a aujourd'hui de nombreuses couches et il est extrêmement complexe. La compréhension ordinaire recherche une chose, à savoir l'explication unique. Il doit toujours n'y avoir qu'une cause, qu'une raison, dont se laisse dériver tout ce qui suit. Au sein d'une telle compréhension, l'histoire se déroule en terme de cause et d'effet, selon une succession linéaire de A vers B. Mais dans la réalité, les choses sont le plus souvent inégalement complexe et multi-couches. C'est bien rare qu'une explication unique suffise pour permettre de comprendre un événement historique et ceci dans toute son ampleur et à le mettre à sa place. La plupart des explications ne concernent qu'une couche, qu'un aspect du tout. Des récits simplistes, réductionnistes, comme la conviction que l'événement dans sa totalité soit élucidé dans le plan d'une personne ou d'un endroit déterminé et ensuite mondialement exécuté, empruntent toujours des voies erronées. C'est pourquoi la considération anthroposophique de l'histoire ne suit pas seulement les successions causales des faits historiquement concrets, elle leur laisse au contraire leur particularité et leur indisponibilité et tentent plutôt de les comprendre comme des symptômes : la manière dont des intensifications, ou selon le cas des manifestations et expressions [du sentir, *ndt*] pleines de sens, d'une réalité plus ample qui ne se dérobe pas à la compréhension, ni se dévoile pas non plus complètement à elle, mais qui peut plutôt être lue comme un langage dans lequel nous pouvons encore voir s'épanouir d'autres niveaux de compréhension tout d'abord dissimulés, selon la faculté et l'horizon dont nous disposons pour cela.

C'est pourquoi on souhaite totalement et consciemment indiquer ici, ne serait-ce que brièvement du moins, une autre vision de l'événement, que celle qu'on vient de désigner, mais tout aussi vraie : Lorsque d'une manière quelconque on pouvait [(*dürfen*) soit « on était autorisés à », *ndt*] avoir confiance, en ce qui se laisse suivre au moyen de médias divers et contacts personnels avec les personnes impliquées, alors en tous cas dans la plupart des pays, le motif central des mesures prises n'était pas la mise en œuvre de contrôles, surveillances et vaccinations, mais au contraire beaucoup plus celui des êtres humains à protéger et des vies humaines à sauver. Lorsque cela est juste c'est donc un fait infiniment digne d'être remarqué que nous, en tant que société, nous en sommes arrivés à un point où nous ne sommes plus guère prêts à sacrifier un plus grand nombre de vies humaines, on tente au contraire de lutter pour sauver chaque vie humaine. C'est un nouveau degré dans l'évolution de l'humanité. Et aussi une nouvelle expérience. Car nous nous exerçons à vivre une solidarité, à nous prendre réciproquement en responsabilité. Ute Hallaschka appelle cela : « maintenir la distance physique à partir d'une proximité plus intime d'avec son prochain (*Die physische Distanz aus innerer Nähe zum Nächsten*) »<sup>1</sup>. Nous sommes tous reliés. « Nous sommes un organisme. Un corps d'humanité. »<sup>2</sup>

Dans ce contexte, quelque chose me semble encore important : Bien sûr que l'on peut suivre toutes les conjectures, indices et preuves, pour identifier les causes d'un événement historique. Pourtant cela ne mène finalement guère, ou même pas du tout, à une solution. Plus souvent qu'on le pense, cela ce comporte même à l'inverse. Celui qui peut désigner du doigt quelqu'un et dire : « Ce fut lui », est encore bien loin d'avoir maîtrisé le problème. [En français, on peut même dire qu'il se « Trump » ! *ndt*]

Je voudrais formuler cela ainsi : Nous pouvons de moins en moins connaître les situations dans lesquelles nous vivons en tentant de les saisir vers l'arrière. Nous sommes bien mieux capables de comprendre ces situations vers l'avant.

L'énigme que nous pose l'histoire, nous ne pouvons pas la résoudre vers l'arrière, mais seulement encore vers l'avant. Comprendre et résoudre vers l'avant, cela veut dire ici que le geste du « Au voleur ! » n'est plus intéressant face aux grandes épreuves dans lesquelles l'humanité entre désormais ni plus important non plus. Car il ne nous est plus secourable en rien, de pouvoir désigner un (ou plusieurs) coupables. Cela ne nous aide en rien de désigner les autres du doigt et de reporter la faute sur autrui. Trois doigts de ma main me désignent alors toujours moi-même en retour. La question ce n'est pas seulement : comment puis-je comprendre l'événement par le maximum de couches et aspects possibles mais plus encore : que puis-je faire, que pouvons-nous apporter en contribution ? Par exemple, comment puis-je faire les choses autrement à l'avenir ?

Ce qui est correct : Les crises servent toujours aussi une opportunité d'imposer des buts politiques dans le cadre de prétendues contraintes concrètes et d'éviter à cette occasion des discussions publiques fondamentales.

Mais ce qui est correct aussi : Les crises recèlent toujours en elles la possibilité de se désister des fausses manières de procéder et de décider de ne plus continuer ainsi, de rechercher la discussion et le soutien public pour trouver de nouvelles voies meilleures.

C'est ouvert. Vers les deux côtés. Ce qui en résultera n'est justement pas déterminé d'avance. Ce qui naît d'une crise, c'est toujours entre nos mains. La manière dont nous comprenons une crise, ainsi que les résolutions que nous concevons face à elle, en décident aussi.

---

<sup>1</sup> Ute Hallaschka : « *Menschheit [Humanité]* », dans *Gegenwart — Zeitschrift für Kultur, Politik, Wirtschaft*, 2/2020, p.26.

[Le lecteur français doit s'avoir ici que le nom de la revue, *Gegenwart* signifie certes : « temps présent », mais ce temps-là possède une qualité exceptionnelle pour nous les Français, (un attribut qui vient sans doute des tréfonds de la tribu germanique, d'ailleurs), car ce temps n'existe que par le **don** que chacun fait à autrui de veiller (*warten*) au sens d'attendre et donc réciproquement, une contre-veille, selon le sens même du Verbe, c'est donc un temps solidaire ! S'il comprend cela il se rapprochera de tout cœur avec l'esprit du peuple allemand si patient et si solidaire dans l'épreuve au point de pouvoir faire des « miracles ». *Ndt*]

<sup>2</sup> « *Wir sind ein Organismus. Ein Menschheitskörper* » À l'endroit cité précédemment

**Follow the science [Suivez la science]** [en anglais dans le texte. *Ndt*]

Une caractéristique marquante qui accompagne la crise d'ampleur mondiale de la nouvelle espèce de virus de la corona, c'est que l'ensemble des mesures politiques suivent les assertions d'un nombre restreint de scientifiques. Ce sont pour l'essentiel des virologistes et des épidémiologistes qui en déterminent le cours. Leurs outils sont des modèles, diagrammes, pronostics et probabilités. Pourtant déjà des femmes médecins en médecine intensive, en pneumologie ou bien des médecins holistiques en arrivent souvent à d'autres points de vue. Si l'on prenait en plus encore des êtres humains issus d'autres disciplines et de professions spécialisées, peut-être même aussi une paire de parents ou bien une femme artiste, ainsi d'autres résultats différenciés et pondérés seraient encore pensables. Le diktat déjà risible du « virologiat dominant » mène cependant parfois la politique dans une voie bien étroite.

Sous la pression de crise une forme de domination surgit sans qu'il y paraisse, comme si elle avait été déjà le plus souvent exigée auparavant. La domination des scientifiques ou bien des technocrates.

« Suivez la science ! » fut le slogan allant déjà de soi avec les innombrables protecteurs du climat. N'est-ce donc pas correct ? De vaut-il pas de suivre ceux qui ont le pressentiment réel ?

Eh bien, non, car l'exigence ignore l'essence de la vie spirituelle et méconnaît (ou le cas échéant confond) la vie de l'esprit et celle juridique. « L'attitude » ou « manière d'être » de la vie spirituelle n'est jamais non plus « homogène » ou « claire ». Celle-ci ne parle pas d'une voix unique, unitaire. Elle a un caractère collectif. Et aucun déterminant. C'est beaucoup plus un lieu d'affrontement permanent — souvent aussi de combat — pour la connaissance la plus juste, la meilleure possible. Chez chaque individu, dans chaque concept, chaque décision, chaque action consciente devient connaissance, devient vie de l'esprit présente et opérante. En, et par nous — l'individu.

Mais quand une manière de voir déterminée acquiert une validité générale ou bien une domination sur tous, lorsqu'elle croit pouvoir prescrire ce qui est juste pour l'être humain et ce qui est faux, ce que l'on a le droit de croire, penser, dire ou faire, alors cela devient dangereux — ou même pernicieux. Ce qui doit valoir pour tous, sous forme du droit et des lois, cela ne peut (plus) être unilatéralement décrété aujourd'hui, cela doit être discuté les uns avec les autres et décidé de manière démocratique. Car autrement, à la place du droit, c'est le *Diktat* qui apparaît et à la place de la démocratie, la dictature.

La tendance à la technocratie ou à l'expertocratie représente toujours un plus grand danger pour les démocraties. La politique qui est déterminée par des connaissances scientifiques devient aveugle précisément pour l'élément qui est véritablement propre à la politique, les êtres humains. Elle est encline à faire progressivement disparaître des alternatives et à immuniser contre la contradiction sociétale. Elle opprime et censure les débats et finalement, on ne peut pas en effet s'opposer à la science. Celui qui défend une telle politique méconnaît le fait que la science est elle-même plurale. En tout cas elle est telle tant qu'elle existe encore comme une science. Là où elle [la science, hein ! attention ici, s.v.p. ! *ndt*] renonce à sa pluralité, là où elle exclut de nouvelles connaissances et d'autres accès aux connaissances, elle a déjà perdu ce caractère et cette revendication d'autorité. Car une science n'est en aucun cas un contenu fixe, mais au contraire un processus ouvert et plural.

Dans les démocraties, elle ne peut donc jamais valoir qu'à l'instar d'une manière de voir. Et c'est beaucoup mieux d'en avoir plusieurs à sa disposition et de bien les peser les unes par rapport aux autres. Là où ce n'est pas le cas, ou bien encore pas assez, les êtres se révoltent contre elles. Or ceci est à la fois compréhensible et justifié. Car ce qui est dangereux c'est la mauvaise grâce à reconnaître d'autres manières de voir. Cette attitude croît des deux côtés. Comme dans une sorte d'images reflétées dans un miroir d'un concours de renchérissements de défiance, elle se refuse à reconnaître ce qui est juste dans une autre vision. Celui qui agit ainsi empoisonne et détruit le discours démocratique. Il se met à construire dans un monde non-démocratique à partir d'images hostiles et dénaturantes du monde qui sont inébranlablement défendues et dominant de plus en plus des êtres humains.

Ce qui est donc jugé tout d'abord comme juste à l'encontre de la protection de la population d'une pandémie, eu égard au pronostic dramatique d'une mise en danger du système de santé par surmenage — soit des restrictions drastiques centralement décrétées — cela commence à se retourner soudainement dans la sensibilité d'une nombre croissant d'êtres humains. Ils se plaignent d'une répression d'en haut et protestent contre la limitation de leurs droits de liberté et de citoyens. Une raison en est l'incurie dramatique de la politique : les êtres humains concernés ne sont pas inclus, ni écoutés, ni consultés. Ils ne se sentent pas pris au sérieux. Comment en irait-il autrement si, après un temps bref, durant lequel les pronostics et calculs modélisés de quelques virologues ont déterminé l'action presque à eux seuls, eussent bientôt succédé des procédures démocratiques ouvertes et dialogiques ? Tables-rondes avec des médecins et les forces du soin de divers domaines spécialisés pour échanger des manières de voir par exemple — ou bien des tables rondes pour les enfants avec des éducateurs, enseignants, parents, services sociaux pour la jeunesse et services en responsabilités partagées ! Lorsque au sens d'une *Gliederung* et d'une autonomie administrative, on se parlerait plus les uns avec les autres que les uns sur les autres, on se mettrait d'accord et on s'unirait alors plus vite.

## Temps de sortie — La crise comme une chance

« *Time out* » [en anglais dans le texte, pour « temps mort », *ndt*] désigne dans le sport une interruption du jeu lors duquel les deux équipes se rassemblent, peuvent prendre du temps et réfléchir, sur la façon dont ils veulent remanier le jeu à venir. La maladie de la corona nous offre en effet la possibilité de regarder sur notre monde et sur notre vie, depuis la distance qu'impose une quarantaine forcée. Nous pouvons nous mettre à écouter attentivement notre for intérieur et nous interroger sur ce qui nous est réellement important, la manière dont nous allons travailler et vivre dans les prochaines années, là où nous allons en définir les points capitaux et ce que nous voulons faire à l'avenir.

- Pouvons-nous, par exemple, trouver une autre relation au monde ?
- Pouvons-nous apprendre à traiter les animaux autrement ou nous y prendre autrement avec eux ?
- Pouvons-nous gérer la question économique autrement : de manière entière [et pas seulement « globale », *ndt*], durablement et en coopération plutôt qu'en concurrence ?
- Pouvons-nous organiser la société autrement, plus librement, plus démocratiquement et plus solidairement ? Et là, pouvons-nous en décider autrement en nous rencontrant autrement, démocratiquement certes, mais les uns avec les autres plutôt que les uns contre les autres ?

Nous apprenons qu'il est possible de penser du neuf et de faire les choses tout autrement que jusqu'à présent. Ainsi toute crise peut devenir une chance pour une nouvelle réflexion méditative fondamentale de notre relation à la Terre [notre Mère ! *ndt*], car la pandémie actuelle a prouvé quels grands changements nous sommes capables de réaliser lorsque cela nous apparaît nécessaire. Alors dans le temps le plus bref, nous parvenons à des changements qui nous semblaient encore nécessiter des années. C'est peut-être l'expérience la plus importante de ces dernières semaines et de ces derniers mois. Nous ne sommes pas autorisés à les oublier.

## Se noyer dans l'océan des dettes ?

Je crois que le temps qui va suivre après la corona, sera le plus politique que nous n'ayons jamais éprouvé jusqu'à maintenant. Je pense ici le mot politique « au meilleur sens du terme ». Car il s'agit de notre polis, de la chose publique [ *res publica*, *ndt* ]. Des décisions fondamentales s'érigeront et devront échoir. Et j'espère qu'on y prendra part ! Car le temps est passé où une poignée de gens pouvaient prendre des décisions fondamentales pour tous derrière des portes closes. Pour toutes les questions en suspens, nous avons besoin d'un débat public transparent et ouvert, l'examen attentif des diverses voies et à la fin, la plus grande participation des gens aux décisions elles-mêmes. Cela ne viendra pas de soi. Il faudra beaucoup plus lutter pour cela. Préparez-vous volontiers déjà à ce propos.

Les grandes et difficiles questions qui seront à clarifier après la pandémie, commencent déjà avec le problème des dettes. Les coûts consécutifs à la pandémie deviennent quotidiennement incalculables. Un exemple seulement : 1,2 billions [mille milliards] d'Euro (état à la mi-mai 2020) et rien que pour le programme d'aide mis en œuvre par le gouvernement allemand pour l'économie allemande. D'autres dépenses viennent s'y rajouter pour les aides européennes et bilatérales. C'est le plus gros programme d'aide de l'histoire allemande. Cela perce des trous dans des caisses qui sont déjà vides sans cela. Se rajoute à cela une réduction de rentrée fiscale, rien que pour 2020, cela tourne autour de 100 autres milliards d'Euro.

Qui doit supporter ces dettes ? Comment — et par qui — doivent-elles être remboursées ? Dans l'instant, nous mettons cela au compte des générations qui viendront après nous. Mais nous alourdissons ainsi sévèrement leur avenir. Et ce ne sont pas là les uniques dettes. Elles ne font que relever dans les règles un état d'endettement gigantesque existant déjà. Notre système financier actuel est déjà durablement déterminé par des disparités inacceptables. La chose publique, l'autorité publique [le fisc, *ndt*], les états, les régions et communes, s'enfoncent dans un océan de dettes, alors que d'autres possesseurs de fortunes accumulent dans le même temps une richesse massive insensée. Indépendamment des fautes économiques et politiques, qui ont sans doute ici ou là aggravé le problème, ces symptômes renvoient aux défauts totalement basiques de notre système financier.

La crise actuelle peut être l'occasion de placer cela au centre de la conscience publique et de réfléchir sur une réforme fondamentale du système financier, comme seul et unique moyen durable de résoudre le problème. Au département des sciences sociales, et au sein des cercles de travail et instituts mondiaux, nous travaillons depuis de nombreuses années à des amorces et pierres de construction à cet effet. Une base nous est ici offerte par le *Nationalökonomische Kurs* [Cours d'économie politique] de Rudolf Steiner dans lequel celui-ci — un des premiers à avoir reconnu et examiné de manière approfondie ce problème — a développé des voies vers un assainissement de l'argent.<sup>3</sup> En Allemagne, la *GLS-Bank*, dont la naissance a été inspirée par l'impulsion sociale anthroposophique, organise chaque année un grand

<sup>3</sup> Rudolf Steiner : *Nationalökonomischer Kurs* [Cours d'économie politique, certains traduisent aussi « économie sociale », mais l'économie ne l'est toujours pas « sociale », car elle vise toujours au contraire le profit maximal en trichant même à l'occasion (*VW-gate*) ; je conserve le terme « politique » pour l'instant. *Ndt*] GA 240, Dornach 2002.

« sommet sur l'argent », lors duquel s'expriment ensemble des experts et des personnes intéressées sur un concept d'argent conforme à l'époque et sur des éléments concernant son application.<sup>4</sup> Au Goetheanum aussi, le siège de notre université, nous nous consacrons à cette réflexion — par exemple dernièrement en novembre 2019, lors du congrès « *Économie de la fraternité — L'argent à la lumière de la liberté et du Karma* ». <sup>5</sup> Au sujet de cette réforme urgente et très en retard de notre système financier, on a donc déjà beaucoup travaillé d'avance. Non seulement sur la base de l'œuvre de Rudolf Steiner<sup>6</sup>, mais également aussi sur l'exploration d'autres voies. Et pourtant les choses dont on s'occupe ici en arrivent à des enjeux totalement analogues. Il faudrait donc souhaiter que la discussion commençât enfin à ce propos. Comment serait-ce, si les gouvernements, au lieu d'inviter, par exemple, à un autre « sommet automobile » avec l'objectif contestable de sauver une industrie restée engluée au passé, on décidât soudain d'inviter à un « sommet argent » — avec l'objectif de prendre à bras le corps et de réformer le système de l'argent au sens de disposer plus de durabilité, de convenance, de solidarité et de liberté ?

## Démocratie et caractère

La corona ôte le voile, met au grand jour, concrétise, rend clair ce qui doit changer et combien de choses doivent changer sur cette Terre, afin que nous ne soyons pas entraînés d'une crise menaçante à la prochaine. Cette crise fait apparaître comme sous une loupe, par trop nettement au grand jour comme irréfléchies, les innombrables résolutions spirituelles-culturelles, économiques et politiques qui ont été prises dans ces dernières décennies, de manière déraisonnables et sans une once de conscience quant à notre responsabilité pour la totalité de la Création et de la Terre. Elles se révèlent encore plus clairement qu'auparavant dans leurs répercussions fatales. Avec la grande pause de la corona, nous aurions la possibilité inattendue de réformer et reconstruire nos systèmes économique, politique et culturel. Ce n'est en aucun cas consommé, tandis qu'on en sort — car c'est entre nos mains.

En ce qui concerne la démocratie et le droit, la pandémie a favorisé, dans la plupart des pays et sociétés, un retour au passé, comme sous l'effet d'un bon coup de pied en arrière. Du jour au lendemain, on se retrouva dans des conditions que l'on croyait surmontées depuis bien longtemps. Au lieu de résolutions parlementaires et de lois discutées en allant au fond des choses, surgirent des décrets rédigés à la va vite. Les droits fondamentaux — depuis les droits généraux, liés à la personnalité sur la liberté de réunion, la liberté d'association, la liberté de mouvement, la liberté de la profession, la garantie de propriété et la liberté d'exercer sa religion — furent restreints dans une ampleur qui ne se rencontre sinon qu'en temps de guerre.

L'étendue, le moyen et la forme, furent divers dans les divers pays. De même la manière de s'y prendre pour être à la hauteur de ce défi permit des comparaisons de cultures et de systèmes. Et l'on fit la démonstration des forces et des faiblesses de ceux qui nous gouvernent. Il est intéressant, par exemple de jeter un coup d'œil sur la Nouvelle-Zélande, la Finlande, le Danemark, l'Islande et l'Allemagne. Ces pays se sont relativement bien sortis de la pandémie. Ils ont eu comparativement un plus faible taux d'infection et/ou moins de cas mortels. Or ils sont tous gouvernés par une cheffe d'état ! Ici aussi nous pouvons voir, sur cet arrière-plan, que pour gouverner — une activité relevant pendant des siècles du domaine masculin — un renvoi à des qualités nouvelles, auxquelles on ne pourra plus renoncer dans la politique et l'organisation de la société à l'avenir.

Inversement, nous voyons avec une grande inquiétude et une douleur extrême : dans les pays où les chefs de gouvernement sont des hommes, qui se montrent volontiers comme des types particulièrement forts, des gagnants invincibles, *machos* ou populistes, dominant actuellement le plus souvent non seulement une confrontation violente, souvent insurmontable et des renvois réciproques à l'endettement, mais encore le plus souvent aussi une incompétence bouleversante. La mesure du danger pour les citoyens dépend justement essentiellement du système, dans lequel ils vivent, et de la qualité de leurs représentants. Mensonges, maquillages, mise en scène de soi, oppression, intimidation, brutalité d'état ou policière : dans les temps de la corona, les systèmes antidémocratiques deviennent encore plus rigoureux, ils ont polarisé leur société et ont obtenu de mauvais résultats. Dans une telle situation incertaine sans précédent, tout dépend en définitive de la question : « Puis-je faire confiance aux êtres humains qui décident ? À qui doivent-ils rendre compte ? Qu'est-ce qui les pousse ? Au nom de quels noms et quels intérêts agissent-ils ? » Et du fait que ces gens doivent se placer dans une discussion et un jugement constant : dans le Parlement, dans l'opinion publique, lors de votations directes et finalement aussi dans les élections politiques. La tendance, dans la crise, à en appeler aux hommes forts ou de vouloir remplacer la démocratie par la technocratie, c'est hautement dangereux. Précisément en situations de menace, la démocratie est encore plus importante qu'à l'ordinaire. Et la qualité de la démocratie se mesure aussi au fait de savoir si ses procédures sont assez ouvertes et flexibles, pour en arriver, même dans les cas extrêmes, à des décisions appropriées et mesurées par des voies démocratiquement légitimées.

<sup>4</sup> <https://www.glsbankstiftung.de/besucherinnen/geldgipfel/geldgipfel-2020/>

<sup>5</sup> [https://www.confoedera.ch/assets/uploads/files/confoedera/Aktuelle.Archiv/Archiv/Versanstaltungen/Programm\\_Ökonomie%20der%20Brüderlichkeit.pdf](https://www.confoedera.ch/assets/uploads/files/confoedera/Aktuelle.Archiv/Archiv/Versanstaltungen/Programm_Ökonomie%20der%20Brüderlichkeit.pdf)

<sup>6</sup> Rudolf Steiner : *Les points essentiels de la question sociale dans les nécessités de la vie du présent et de l'avenir* (GA 23), Dornach 1976.

## Remettre la politique sur pieds

Quand bien même la situation est différente de pays à pays, il se laisse pourtant dire : Au début les gens s'entendirent presque partout sur le fait de se comporter de manière solidaire pour l'amour des plus faibles et portèrent conjointement les mesures décrétées. Mais cela changea. Car au début, alors que le danger semblait immense et qu'il n'existait encore que peu d'informations et d'expériences appropriées sur la manière de s'y prendre avec la crise, l'état ne pouvait rien faire d'autre que de décréter d'en haut des mesures de restrictions massives et des dispositions globales. Mais entre temps, nous eûmes une image largement plus différenciée et une connaissance beaucoup plus précise de la situation. À présent c'est une manière de procéder largement moins massive et globale qui est demandée. Mais avec cela les responsables l'ont difficile. Et donc comme au début, c'était une vertu d'éviter le danger pour d'autres en suivant précisément les prescriptions, des mois plus tard c'est carrément inquiétant, voire effrayant, si une société en état d'urgence sanitaire suit les pouvoirs publics en outre avec la douceur d'une agnelle. Divergences d'opinion, discussions et aussi, dans les cas fondés, résistances, appartiennent aux conditions et nécessités essentielles d'une démocratie. Nous ne sommes pas des individus assujettis, mais des individus libres et autonomes.

On ne peut méconnaître que certaines entreprises réalisant de fortes opérations et des cartels puissants exercent une grosse influence sur la politique. Si je prends l'Allemagne comme exemple alors il y a, par exemple, les fabricants d'automobiles, la *Lufthansa* ou bien aussi la *Deutsche Fußballbund*. Ils obtiennent très tôt l'oreille du gouvernement — et des soutiens grandioses ou des facilitations lors des restrictions. Mais d'autres groupes et individus qui auraient encore plus urgemment besoin de l'attention de la politique, l'ont beaucoup plus difficilement. Les mesures actuelles passent par exemple devant les réalités de la vie des parents, enfants, écoles maternelles et primaires sans s'y arrêter. Confiner chez eux, dans de petites habitations pendant des mois, pour les enfants, qui sont au moins mis en danger et ont besoin au mieux d'air de lumière, de jeu de mouvement et de rencontres, cela est assez peu pertinent quant à l'objectif ainsi que pédagogiquement et socialement insoutenable. Que ces restrictions fassent partie des dernières qui doivent être levées, cela démontre combien peu nos sociétés aiment les enfants et respectent encore leurs droits. Le comité des scientifiques qui s'est exprimé très efficacement à ce sujet en Allemagne, l'académie nationale des sciences, consiste de son côté en académiciens dont aucun n'a moins de 50 ans et dont deux membres sur 24 seulement sont des femmes.

Je prends cela comme un exemple de la manière dont nos états et choses publiques doivent se modifier. Car l'humanité elle-même s'est modifiée et elle continuera de le faire. Sur cette voie, elle se trouve même en pleine transition décisive de la gouvernance venant de l'extérieur à la gouvernance de soi. Si elle s'efforçait, « au commencement des états culturels, à faire naître des associations sociales », auxquelles l'intérêt de l'individu se voyait subordonné, ainsi « l'évolution à venir [...] tend à la libération de l'individu de l'intérêt des associations et au libre déploiement des besoins et des forces de celui-ci », écrit Rudolf Steiner dans ce qu'on appelle la « *Loi sociale fondamentale* »<sup>7</sup>.

Au Moyen-Âge, par exemple, l'humanité éprouvait encore le droit comme quelque chose provenant de l'extérieur et d'en haut, pour elle. Le droit se trouvait en effet aux mains de rares personnes : rois, seigneurs, princes, pape. Aujourd'hui la conscience de l'être humain s'est modifiée et avec elle la relation de l'individu au droit. Nous sommes devenus plus libres. Et aussi plus individuels. Et cela signifie aussi : plus responsables. Le « souverain » n'est plus aujourd'hui le prince ou le roi, mais la communauté des citoyens plus libres et égaux. Ce sont nous, les êtres humains, qui produisons le droit ensemble. Ainsi le droit est-il aujourd'hui seulement encore considéré comme ce à quoi tout un chacun a encore la possibilité de collaborer. L'état d'autorité doit être dissous en un état de droit organisé et responsabilisé par tous les citoyens ensemble.

## Autogestion et conseils de citoyens

Pour cela il faut de nouvelles formes de démocratie. Car plus affluent opinions et perspectives multiples dans les résolutions politiques, meilleures elles sont aussi à la fin. Maintenant, précisément comme une conséquence tirée des expériences contradictoires vécues à l'occasion de la pandémie de la corona, il s'agit de créer de nouvelles formes de participation et de résolution. Toutes les voix importantes doivent pouvoir y confluer. Lors des résolutions à prendre pour réagir face à une pandémie, les questions médicales ne se posent pas seulement par ailleurs. On ne peut pas renoncer pareillement à la collaboration des sciences sociales, de l'éthique, de l'économie, des sciences du droit et de la politique. Elles doivent être représentées convenablement au sein des conseils de délibérations correspondants des gouvernements.

Mais il est encore plus important d'y inclure, non seulement les experts, mais les personnes concernées elles-mêmes et les citoyens. Une possibilité serait de former des tables rondes auxquelles diverses manières de voir parviendraient à un équilibre compensatoire. Une autre serait des comités de citoyens à composer de manière représentative. Sur tous les niveaux, dans le quartier de ville, ou selon le cas la commune, la ville, le département, les *Länder* la région, devraient être constitués des comités de participation lors de tels moments difficiles. La conséquence en serait un

<sup>7</sup> Rudolf Steiner : *Recueils d'essais au sujet de l'histoire culturelle et celle contemporaine 1887-1901*, GA 31 (1966), p.255, publié pour la première fois dans la revue *Freiheit und Gesellschaft, Magazin für Literatur* [Liberté & Société, Magazine pour la littérature] 1898 67<sup>ème</sup> année, n°29 & 30.

rapprochement essentiel du citoyen de la politique. Je suis sûr, pour ma part, que dès l'instant où les êtres humains commencent à discuter ensemble sur la façon dont ils veulent organiser la vie de leur quartier — pour leurs enfants ou pour les soins aux personnes âgées, les personnes seules et les groupes à risques — il en naîtra des propositions de vie pratique, crédibles quant à leur réalité d'une manière largement plus réaliste que lorsque cela se produit au loin au sein des autorités.

Ce pas se laisse encore penser plus loin. Car nous avons besoin, pour les grandes tâches qui se présentent à nous, d'une chose publique réellement forte et capable de prestations en autogestion démocratique et solidaire. Aujourd'hui c'est un seul gouvernement central qui décide d'en haut sur les questions pensables les plus diverses — de la fermeture des théâtres et des écoles ou de la restriction des services religieux, jusqu'à l'instauration de primes d'achat pour les clients d'automobiles ou bien les résolutions pour l'exploitation future d'une société d'aviation. Tout cela n'irait-il pas mieux et plus concrètement en se passant dans une plus grande proximité démocratique avec les citoyens ? Imaginons donc une bonne fois, que nous n'ayons plus un gouvernement qui décide dans de tels domaines sociétaux si divers et jusque dans les moindres détails, au contraire, nous aurions alors une forme de politique dans laquelle seraient résolues des tâches autogérées, décentralisées et discutées d'une manière plus proche des êtres humains.

### **Dépossession du pouvoir central et *Gliederung* de la société**

Prenons-cela d'une manière plus concrète encore, à l'exemple des écoles. Elles furent finalement fermées des mois durant par un décret central de l'état, complètement fermées, sans la moindre exception, exactement comme les aires de jeux, les parcs, jardins d'enfants et autres institutions de conseil et de soin. En conséquences, les parents se retrouvèrent en confinement avec leurs enfants à la maison, les enfants, placés dans des espaces sombres et réduits pour des laps de temps sans fin, abandonnés à eux-mêmes ou parfois sous l'influence d'adultes alcooliques, désespérés, qui ne savent pas se maîtriser. Les personnels des services d'aide sociale à l'enfance, les assistantes sociales, les enseignants connaissent ces genres de cas. Mais étant également confinés, ils ne pouvaient ni ne devaient rien faire ! Les gigantesques installations scolaires se retrouvaient pour ainsi dire vides. Ce fut là une prescription concoctée par des virologues et non pas par des pédagogues ou des parents concernés. Je suis sûr que si l'on avait rendu les cadres de consignes à respecter plus clairs nets et ensuite transmis la responsabilité à l'autogestion aux gens qui s'occupent de l'école et de l'éducation — et non pas à une bureaucratie conseillée par des virologues, [assistée par la police, *ndt*] on en serait venu à des choses plus sensées et à de meilleures solutions.

L'état devrait dire seulement : voici les points de vue que vous ne devez pas perdre de vue — et maintenant examiner la chose pour savoir si vous pouvez faire mieux, si vous trouvez l'art et la manière de vous y prendre avec vos enfants pour satisfaire aux deux exigences : la protection contre l'infection comme le besoin de jeu et de mouvement des enfants. Ensuite, il pourrait arriver que maintes écoles fermassent, mais peut-être que finalement d'autres pussent accueillir et fonctionner — autrement seulement, en mouvement, en des lieux répartis, à l'air libre ou bien sous des formes auxquelles on n'aurait pas pensé auparavant. Il s'agit à cette occasion de trouver une voie appropriée aux forces d'organisation autonomes, à partir de la connaissance des points de vue à respecter ainsi en considération à chaque fois du domaine et des enfants pris en compte.

Ainsi une autogestion pourrait naître progressivement sur d'autres domaines. À côté de l'aspect de l'auto-administration, une articulation fonctionnelle serait alors sensée, faisant nettement la distinction, selon les catégories des trois domaines fonctionnels basiques : la **culture** (avec l'éducation-formation, l'art, la science et la région), le **juridique-politique** et l'**économique**.

L'époque où la société était ordonnée et régie de façon homogène et centralisée de haut en bas, est révolue. Une nouvelle époque a fait irruption. Les êtres humains ne veulent plus de pas être vus ni oubliés, ils veulent être interrogés, écoutés et participer. Ils veulent faire l'expérience que leur parole et leur voix comptent. Si les gouvernements n'écoutent pas cet appel et continuent de les tenir en tutelle en omettant d'en tenir compte, alors l'indignation s'intensifiera qu'on observe au niveau mondial et le refus des formes et de leurs protagonistes jusqu'à présent. Ce refus prend son origine dans un souhait intérieur parfois inconscient d'être pris au sérieux en tant qu'être humain — quand bien même celui-ci s'extériorise souvent plutôt en accusations, colères et indignations.

Si cette force ne trouve pas son activité sensée et son expression appropriée, elle menacera de devenir destructrice. Rudolf Steiner a attiré l'attention sur la manière dont la force de l'individualité qui monte pour s'imposer de plus en plus mène nécessairement à l'égoïsme, l'isolement et la volonté destructrice, si nous ne nous résolvons pas à réorganiser la société en correspondance et à édifier l'ordre social sur cette vertu d'autogestion humaine qui se fait valoir. Avec la voie dans de nouvelles formes d'articulation fonctionnelle en autogestion, il en naît de nouvelles facultés et forces. Celles-ci se déploient à partir de l'expérience concrète d'une participation active — et certes simultanément selon deux directions : vers l'intérieur, comme une expérience renforçant l'individu et la force d'auto-activité et d'auto-détermination — et vers l'extérieur, comme une faculté croissante de reconnaissance et de considération d'autrui, pour la compréhension et l'inclusion de plus vastes contextes et finalement pour le sentiment de responsabilité pour le tout.



## De la domination à la relation

Nous avons longtemps considéré la Terre comme un objet quelconque. Nous la foulons de nos pieds, nous la pillons, l'empoisonnons, la détruisons. Nous nous conduisons de la même façon vis-à-vis des animaux. Ce que nous faisons encore aujourd'hui à ces êtres merveilleux — par exemple par « l'élevage » industriel massif ou en détruisant leurs biotopes et en anéantissant d'innombrables espèces, est à peine supportable et nous remplit d'une dette et de honte. Nous avons fait de certains êtres humains des objets d'esclavage et nous le faisons encore. Nous les avons exploités, persécutés et soumis à l'esclavage. Désormais nous voici aux prises avec une succession dramatique de crises qui nous avertissent que cela ne peut pas continuer comme cela. Nous devons adopter un nouveau comportement à l'égard des êtres humains qui vivent, devant, avec, autour et après nous — et qui sont liés à nous et qui sont là pour nous comme nous sommes là pour eux — , un autre comportement avec les plantes, auxquelles nous devons une reconnaissance infinie et tout particulièrement toute la beauté du monde, notre vie et notre santé, un autre comportement vis-à-vis des animaux, qui sont nos accompagnateurs et compagnons et un autre comportement à l'égard de la Terre — sans laquelle nous ne serions pas.

Toutes ces voies sont dans le même temps des voies dans le spirituel. Nous franchissons la frontière étroite de notre conscience représentative d'avec le spirituel, vers celui-ci, lorsqu'il s'agit d'un nouveau comportement à adopter avec le monde animal et d'un tel avec le monde végétal et d'un tel autre avec la Terre. Car un tel comportement implique le relationnel, l'association, l'union à quelque chose que je ne peux que rencontrer lorsque je surmonte et franchis consciemment et activement l'étroite frontière du penser abstrait et de l'expérience liée au corps. Il en est exactement de même pour la fondation d'une autre économie qui ne prend pas en compte, en tout premier lieu, le profit, le matériel, le service monétaire mais plutôt ce que nous pouvons faire pour la Terre et pour les autres êtres humains. Et nous sommes aussi dans le spirituel lorsqu'en politique nous ne pensons plus en décrets, en dispositions et en exécutions, lorsque nous recherchons ensemble, au contraire, par l'échange, le dialogue et la résolution commune, à résoudre les questions qui nous ont été posées par le temps, le destin. Il s'agit toujours de franchir ses frontières propres et de s'ouvrir à l'être d'autrui. Or ceci — et non plus le pouvoir et la domination — c'est le nouveau geste archétype du social.

*Sozialimpulse* 2/2020.

(Traduction Daniel Kmiecik)

**Gerald Häfner** : est né à Munich, il s'est engagé depuis plus de trente ans pour la démocratie directe et le renforcement des droits civiques et dans ce domaine il est, avec d'autres, un initiateur de *Mehr Demokratie* et de *Democracy International* ainsi que de la fondation Petra-Kelly et la fondation pour la mise à jour de l'injustice en RDA. Il est cofondateur de l'initiative réseau *Dreigliederung* et fut pour le parti « *Die Grünen* » de longues années durant membre du *Bundestag* et de Parlement européen. Depuis 2015, il dirige le département des sciences sociales à la libre université pour la science spirituelle au Goetheanum à Dornach/Confédération helvétique.